In *Revue de Synthèse,* IV^e S., Nº 1, janvier-mars 1993, p. 61-85.

POPPER ET LA METHODOLOGIE ECONOMIQUE : UN PROFOND MALENTENDU

Robert Nadeau
Département de philosophie
Université du Québec à Montréal

L'œuvre philosophique de Karl Popper, assurément l'un des monuments les plus importants de la philosophie contemporaine, est maintenant assez bien connue en France. On a à ce jour traduit la plupart des ouvrages de Popper, et certains aspects de l'oeuvre ont déjà fait l'objet de savantes exégèses[1]. Et même l'intérêt particulier que les économistes de langue anglaise ont porté à cette oeuvre a eu sa contrepartie chez les économistes français spécialisés en matière d'épistémologie[2]. C'est de cet intérêt particulier, voire singulier, qu'il sera ici question. Cet intérêt ne va pas de soi, en effet, et il reste encore à voir, me semble-t-il, si la lecture que les économistes ont faite de la philosophie des sciences de Karl Popper

---

[1] Cf., entre autres, les actes du colloque organisé par Renée Bouveresse au Centre Culturel de Cerisy la Salle du 1er au 11 juillet 1981, parus sous le titre *Karl Popper et la science d'aujourd'hui*, Paris, Aubier, 1989.

[2] Cf. *Économies et Sociétés*, Oeconomia, tome XXI, No 10, 1987 (Cahiers de l'I.S.M.E.A., série "Histoire de la pensée économique", no 8), numéro spécial sur "La pensée de Karl Popper et la science économique". Ce numéro comprend des articles qui sont directement pertinents pour la problématique que je développe ici, à savoir ceux d'A. Boyer, J. Lallement, H. Brochier, B. Walliser et C. Le Pen.

VISIT…

LANZAROTE Caliente.com

est légitime et défendable ou si elle n'est pas, comme je le suggérerai en conclusion, en porte-à-faux.

Mais il faut d'abord être clair sur le fait que Karl Popper a très peu traité d'économique. Et s'il fallait caractériser d'un trait l'attitude du philosophe de Londres face à cette discipline scientifique, il faudrait probablement dire que Popper est passé, en l'espace de cinquante ans, de l'idée que l'économique était une science particulièrement réussie permettant de nourir de très grands espoirs en matière de “génie social”, à l'idée que, finalement, «on peut discuter sur le statut scientifique de l'économie» et que, chose plus importante encore, «les théories économiques ne contribuent que faiblement à la résolution de nos problèmes pratiques et quotidiens», ce qui constitue selon lui «la vraie question»[3]. Cette affirmation péremptoire contraste étrangement avec l'optimisme quelque peu triomphaliste d'abord ouvertement affiché par Popper à son arrivée à Londres. Au milieu des années quarante, Popper soutient, en effet, que, s'il est vrai de dire que, globalement, les sciences sociales devraient encore chercher leur Galilée ou leur Pasteur plutôt que leur Newton ou leur Darwin[4], il importe par contre de démarquer nettement l'économique des autres sciences sociales puisque, ajoute-t-il en note, «on doit admettre cependant que l'économique mathématique montre qu'une science sociale au moins a traversé sa révolution newtonienne»[5].

---

3 Cf. K.R. Popper, «Entretien sur l'économie» (*Revue française d'économie*, Vol. I, 2, automne 1986, p.55-64), p.58.

4 Cf. *Misère de l'historicisme* (trad. de H. Rousseau, Paris, Plon, 1956), p.64. Une traduction revue et augmentée par R. Bouveresse, a paru à Paris, Presses Pocket, en 1988.

5 *Op. cit.*, p. 160, n. 3.

Quoi qu'il en soit de cette attitude changeante de Popper face à l'économique, qui fait pratiquement figure de désaveu, on doit ajouter tout de go que les économistes le lui ont bien rendu. Car vis à vis de la philosophie des sciences de Popper, les économistes sont passés, pratiquement au cours de la même période du reste, du mariage au divorce. Il ne peut pas manquer de nous étonner, en effet, que, bien que Popper n'ait à peu près rien écrit de très élaboré sur la science économique[6], les économistes intéressés par la réflexion méthodologique en aient d'abord fait leur mentor, avant d'en venir à la conclusion - une conclusion qui tend à se généraliser de plus en plus maintenant - que le réfutationnisme est une méthodologie qui mène l'économique dans un cul-de-sac. Ces deux attitudes sont,

---

[6] Une précision s'impose ici d'entrée de jeu. Popper a écrit deux ouvrages consacrés plus immédiatement à des questions relevant de la philosophie des sciences sociales, à savoir *Misère de l'historicisme* (*op. cit.*) et *La Société ouverte et ses ennemis* (2 vols., trad. de J. Bernard et P. Monod, Paris Seuil, 1979). Deux autres importants textes de Popper font également partie de ce corpus spécifique, soit: «La logique des sciences sociales» (in Th. Adorno et K. Popper, *De Vienne à Francfort, la querelle allemande des sciences sociales*. Bruxelles, Éditions Complexe, 1979, p.75-90) et «La rationalité et le statut du principe de rationalité» (in Emil M. Claassen, dir. de la publ., *Les Fondements Philosophiques des Systèmes Économiques*. Paris, Payot, 1967, p.142-150). Ce n'est pas de cette partie spécifique de l'oeuvre de Popper que je traiterai ici car, comme on le verra, et aussi étrange que cela paraisse, ce n'est pas d'abord cette partie de l'oeuvre de Popper qui a historiquement retenu l'attention des économistes intéressés par la méthodologie économique, sauf plus récemment. On a même prétendu que ces deux chapitres de la pensée de Popper étaient contradictoires (cf. D.Wade Hands, «Karl Popper and Economic Methodology: A New Look», *Economics and Philosophy*, I, 1, 1985 p.83-99). Quoi qu'il en soit des problèmes de compatibilité entre ces deux dimensions de la pensée de Popper, c'est, historiquement du moins, d'abord et avant tout la philosophie des sciences présentée dans *La logique de la découverte scientifique* qui a été et est encore au centre des débats, voire de la controverse. Voir à ce propos M. Blaug, «Comment on Hands: Karl Popper and Economic Methodology» (*Economics and Philosophy*, I, 2, 1985, p.286-288), et Bruce J. Caldwell, «Some Problems with Falsificationism in Economics» (*Philosophy of the Social Sciences*, 14, p.489-495). Ma position personnelle concernant cette partie de l'oeuvre de Popper se trouve articulée dans deux articles distincts, à savoir «Popper, Hayek et la question du scientisme» (*Manuscrito*, Vol.IX, 2, octobre 1986, p.125-156) et «Confuting Popper on the Rationality Principle» (*Philosophy of the Social Sciences*, à paraître en décembre 1993 dans un numéro spécial entièrement consacré à Popper).

comme on le verra, historiquement reliées, et c'est en quelque sorte à défaut d'avoir “livré la marchandise” que le réfutationnisme est maintenant vu comme faisant obstacle au progrès épistémologique de l'économique comme discipline scientifique.

Comment rendre compte, d'une part, de l'engouement que les économistes ont d'abord manifesté à l'égard du falsificationnisme (ou, autre étiquette strictement équivalente et interchangeable, du réfutationnisme) jusqu'aux années quatre-vingts, puis, d'autre part, de la radicalité de la critique qu'on a adressée à cette philosophie des sciences et du rejet agressif, pour ne pas dire de l'opprobre, dont elle est aujourd'hui l'objet de la part des économistes et des méthodologues de l'économique? L'explication est simple, me semble-t-il: dans un cas comme dans l'autre, il y a eu et il y a toujours un profond malentendu sur ce que cette philosophie des sciences tente d'accomplir comme tâche, et donc sur ce qu'elle est susceptible d'apporter aux praticiens des sciences eux-mêmes.

I. L’impact historique du réfutationnisme en économique

Tentons d'abord de rendre compte de ce qui a paru faire l'intérêt pour les économistes de la philosophie des sciences de Karl Popper. Bien que Popper n’ait que très peu écrit, comme je l'ai dit d'entrée de jeu, sur la science économique et qu’il ait préféré parler de physique, de biologie évolutionniste et de théorie des probabilités, plusieurs économistes se sont ouvertement déclarés falsificationnistes et la littérature consacrée aux idées de Popper par des économistes méthodologues, qui s’étend sur plus de cinquante ans, a de quoi confondre les plus sceptiques.

Tout a en quelque sorte commencé avec la toute première visite de Popper à la *London School of Economics and Political Science* (ci-après LSE). C'est là, en effet, qu'au printemps de 1936, dans le cadre du séminaire que Hayek y animait, Popper présenta les arguments qu'il publiera plus tard sous le titre *The Poverty of Historicism*[7]. Puisqu'il est ici question de tenter de cerner plus précisément comment l'influence de Popper a pu s'exercer sur les économistes, il vaut la peine de noter qu'assistèrent également à ce séminaire G.L.S. Schackle, Lionel Robbins et aussi Terence Hutchison. Nous savons également que Hayek avait pris connaissance de la *Logik der Forschung* dès 1935, ce qui est corroboré par Popper dans son autobiographie. Tout compte fait, comme il le déclare lui-même, à son arrivée à la LSE (il se joignit au corps professoral en janvier 1946), Popper se lia davantage, et de manière privilégiée, avec des économistes qu'avec des philosophes, et plus précisément avec Hayek, Robbins et Hutchison[8].

La question de savoir sur quels économistes Popper exerça une influence est une chose, mais la question de savoir quelle suite eut cette influence, et quelles en furent les conséquences, en est sans doute une autre. À ce propos, comme on le verra, il y a, me semble-t-il, matière à controverse. Neil de Marchi a consacré une étude tout à fait intéressante aux économistes ayant oeuvré à la LSE après l'arrivée de Karl Popper, et la

---

[7] Cette information est corroborée par E.H. Gombrich, «The Logic of Vanity Fair», in P.A. Schilpp, ed., *The Philosophy of Karl Popper* (La Salle, Ill.: Open Court, 1974), p. 927.

[8]. Cf. *La Quête inachevée* (Paris: Calmann-Lévy, 1981), section 24, p.163-171.

période concernée va du milieu des années quarante jusqu'au milieu des années soixante[9]. L'examen de cette étude me servira ici de fil de trame. Les historiens de la pensée méthodologique des économistes, et de Marchi avec eux, s'entendent en général pour dire que c'est Terence Hutchison qui, dans les années 1930, fut le premier à attirer l'attention des économistes sur le critère poppérien de démarcation. Hutchison[10], soutient de Marchi, «s'en servit pour faire voir à quel point ce qui passait à l'époque pour de l'analyse économique n'était qu'une façon de déguiser des tautologies en propositions portant sur la réalité»[11]. L'ouvrage de Hutchison aurait été écrit, suivant de Marchi, en réaction à l'ouvrage de Lionel Robbins paru quelques années auparavant mais aussi en réaction au pamphlet publié également en 1932 par Joan Robinson, elle qui fut le tuteur de Hutchison à Cambridge[12]. Suivant la thèse développée par de Marchi[13], au cours des années 1930 et

---

9 Cf. Neil de Marchi, «Popper and the LSE Economists», in N. de Marchi, ed., *The Popperian Legacy in Economics...And Beyond*. Cambridge, Cambridge University Press, 1988. Cet ouvrage contient une série d'articles dus à Mark Blaug, Bruce Caldwell, D.Wade Hands, Mary Morgan, J.J.Klant, E.Roy Weintraub, Donald McCloskey, Arjo Klamer, Terence W. Hutchison, Daniel M. Hausman et Neil de Marchi lui-même, qui retiendront particulièrement mon attention dans l'analyse qui va suivre.

10 L'ouvrage de Hutchison où le falsificationnisme est présenté comme le système de philosophie des sciences susceptible de renouveler la méthodologie économique est *The Significance and Basic Postulates of Economic Theory* (Londres,Macmillan, 1938; 2e éd., New York, Auguste Kelly, 1960). Pour en savoir plus long sur Hutchison, on consultera également *On Revolutions and Progress in Economic Knowledge* (Cambridge, Cambridge University Press, 1978) et *The Politics and Philosophy of Economics: Marxians, Keynesians and Austrians* (Oxford, Basil Blackwell, 1981). Pour ce qui concerne les positions les plus récentes de Hutchison, il faut lire son article «The Case for Falsification», in de Marchi, ed., 1988, *op. cit.*, p.169-81.

11 Hutchison «used it to show just how much of what then passed for economic analysis was tautology masquerading as substantive propositions.» (p.7)

12 Cf. *Economics is a Serious Subject*, 1932.

13 L'analyse de de Marchi est très largement redevable à celle de Bruce Caldwell (cf.*Beyond Positivism: Economic Methodology in Twentieth Century*, Londres, George Allen & Unwin, 1982, chap. 6: «Robbins versus Hutchison - The Introduction of Positivism in Economic

même des années 1940, c'est la "tradition analytique" de Lionel Robbins pour le Royaume-Uni et de Paul Samuelson pour les États-Unis qui fut la tradition de recherche dominante: cette tradition, essentiellement basée sur la statique comparative, misait surtout sur l'analyse qualitative et non pas sur l'analyse quantitative. Suivant de Marchi, il faut reconnaître qu'il s'agissait là en fait d'un type de recherche où les occasions de mise à l'épreuve empirique n'étaient ni nombreuses, ni décisives[14].

Mais pour être en mesure de vraiment comprendre la signification et l'impact réel de l'irruption de la doctrine réfutationniste de Popper sur la scène de l'économique, il faut comprendre quelle était la doctrine méthodologique qui allait de pair avec cette tradition de recherche dominante. Or, en matière de méthodologie économique, l'ouvrage marquant du début des années 1930 est sans contredit, aux yeux de de Marchi, celui de Lionel Robbins[15], à savoir précisément l'ouvrage contre lequel Terence Hutchison polémiquera en 1938. On peut, comme le fait Neil de Marchi, considérer que le débat opposant Hutchison à Robbins n'a constitué à toutes fins pratiques que la toile de fond d'un débat qui s'est déroulé ailleurs, soit directement dans les travaux de recherche d'économistes de la LSE comme Lipsey et Archibald. Mais on peut aussi prétendre - et ce serait plutôt ma position - que le véritable débat épistémologique n'a vraiment pris corps que dans cette controverse

---

Methodology», p.99-138) de même qu'à celle de A.W. Coats (cf. «Half a century of methodological controversy in economics: as reflected in the writings of T.W. Hutchison», in A.W. Coats, ed., *Methodological Controversy in Economics: Historical Essays in Honor of T.W. Hutchison.* Greenwich, Conn., JAI Press, 1983).

[14] *Loc. cit.*, p.140.

[15] *An Essay on the Nature and Significance of Economic Science*, Londres, Macmillan,1932 (2e éd.1935, 3e éd., New York, New York University Press, préface de W.J. Baumol, 1984). Trad. de l'anglais par Igor Krestovsky sous le titre *Essai sur la nature et la signification de la science économique*, Paris, Librairie de Medicis, 1947.

marquante de la fin des années 1930 opposant Robbins et Hutchison. Il importe de voir quel est l'enjeu ici: de Marchi pense pouvoir montrer que la doctrine de Popper telle qu'exposée dans *La Logique de la découverte scientifique*[16], et tout particulièrement les idées de Popper concernant l'importance des tests en matière de théorie empirique, a été déterminante dans l'orientation de la recherche économique à la LSE au moins jusqu'au début des années 1960, Lipsey ayant quitté la LSE pour Essex en 1964 et Archibald ayant apparemment abandonné tout intérêt pour ce genre de débat à peu près à la même époque, soit peu après la publication en 1966 d'un article - apparemment peu remarqué - intitulé «Refutation or Comparison?»[17]. Pour Neil de Marchi, cet épisode de l'histoire récente de la pensée économique illustrerait à souhait que les économistes formés par Lionel Robbins se détournèrent progressivement de la méthode préconisée par lui et que, sous l'influence de Terence Hutchison qui occupa un poste à la LSE jusqu'en 1956, ces économistes en vinrent à adopter la méthodologie préconisée par Popper. Ainsi s'expliquerait que le

---

16 Cf.*La Logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot, 1973 (trad. de *The Logic of Scientific Discovery*, un ouvrage datant, pour sa version originale publiée en langue allemande, de 1934 (mais publiée avec la mention 1935) et qui n'a été publié en anglais, dans une version revue et augmentée, que vingt-cinq ans plus tard, soit en 1959. C'est d'ailleurs pourquoi la version anglaise se réfère constamment au *Postscript: After Twenty Years*, une "postface" qui n'a jamais vraiment été ajoutée à l'édition de 1959 et qui n'a été publiée que beaucoup plus tard sous forme de trois ouvrages séparés (cf. *Realism and the Aim of Science*; *The Open Universe. An Argument for Indeterminism*; *Quantum Theory and the Schism in Physics*, ed. par W.W. Bartley III, Totowa, N.J., Rowman and Littlefield, 1982; les deux premiers volumes ont paru en traduction française sous le titre *Le réalisme et la science*, Paris, Hermann, 1990, et *L'Univers irrésolu. Plaidoyer pour l'indéterminisme*, Paris, Hermann, 1984).

17 G.C. Archibald, «Refutation or Comparison?» (*British Journal for the Philosophy of Science*, 17, 1966, p.279-96).

falsificationnisme exerçât sur certains économistes anglais et américains de l'époque une attraction incontestable[18].

De Marchi, dont la narration me semble à cet égard très peu convaincante et l'interprétation fort contestable, oublie certains faits dont trois au moins méritent d'être signalés. Le premier a trait à la présence de Friedrich Hayek à la LSE jusqu'en décembre 1949. Hayek, rappelons-le, avait fait son entrée à la LSE en 1935 après avoir été approché par Robbins: on a dit de la doctrine méthodologique de Robbins présentée dans son ouvrage de 1932 qu'elle était complètement sous l'influence de Ludwig Von Mises, ce qui n'est assurément pas faux. Or Hayek, comme on sait, fut un élève, voire le principal disciple de Mises. Pourtant Hayek, comme je l'ai rappelé plus haut, ne tarda pas à découvrir la *Logik der Forschung* de Popper. Et si Hutchison en fut lui aussi si rapidement informé, c'est probablement que Hayek lui avait signalé l'existence de cet ouvrage qu'il allait lire ensuite pendant son séjour à Bonn de 1935 à 1938. Hayek et Hutchison, et j'ajouterais Robbins via Hayek, furent donc incontestablement les trois premiers économistes à subir l'influence du réfutationnisme, et sans doute n'est-il pas complètement faux de prétendre que le débat crucial de l'époque, tout entier marqué par l'opposition de l'apriorisme et de l'empirisme, connut une issue qui fut en grande partie déterminée par la compréhension qu'on eut à cette époque de la doctrine épistémologique de Karl Popper. Mais la chose reste, me semble-t-il, à être démontrée avec preuves à l'appui. Il est tout à fait pensable, vraisemblable en tout cas, que ce soit plutôt sous l'influence grandissante du positivisme du Cercle de Vienne (et en

---

18 *Loc. cit.,* p.141.

particulier d'Otto Neurath et de Felix Kaufmann) que les économistes de cette époque en sont venus à épouser le point de vue de l'empirisme. Mais laissons cette piste pour l'instant.

Il est cependant remarquable, et c'est mon deuxième fait, qu'à partir de 1935-36, un virage important s'effectue dans la pensée de Hayek, un virage nettement marqué dans le texte «Economics and Knowledge»[19] où se font jour simultanément une préoccupation pour la dimension "épistémique" de la théorie économique et le rejet de la conception purement "analytique" ou aprioriste de la théorie économique au profit d'une vision davantage compatible avec une conception empiriste de la science économique. Or nul ne peut douter, puisqu'il l'a maintes fois proclamé, que c'est sous l'influence de Popper que Hayek a effectué ce virage[20]. Un troisième fait à invoquer pour comprendre le développement de l'influence du réfutationnisme en science économique, c'est qu'assez étrangement peut-être, l'essai méthodologique que Milton Friedman fait paraître en 1953 s'affiche lui aussi, et plutôt ouvertement, d'obédience falsificationniste, et cela, bien sûr, sans même que le nom de Karl Popper y soit jamais mentionné[21]. Dans la mesure où, à côté d'une histoire analytique ou structurale des idées, il nous faut également une histoire causale, j'ai cherché à mettre en évidence que le chaînon manquant dans ce cas-ci pouvait très bien être Hayek lui-même, qui avait quitté son poste à la LSE en décembre 1949 pour se

---

19 Cf.«Economics and Knowledge», (*Economica*, n.s., vol. 4, nº 13, 1937, p.33-54); repris in: F.A. Hayek, *Individualism and Economic Order* (Londres, Routledge & Kegan Paul, 1948, p.33-56; rééd., Chicago, University of Chicago Press; édition de poche, Chicago, Henry Regnery Co., Gateway edition, 1972; University of Chicago Press, Midway reprint, 1980).

20 Sur ce point, voir mon article de 1986 dans *Manuscrito*, *loc. cit.*

21 C'est un fait que j'ai récemment tenté de mettre en lumière dans «Friedman's Methodological Stance and Popper's Situational Logic», *Methodus*, Vol.4, No.1 (Juin 1992), p.118-25.

joindre à l'Université de Chicago dès janvier 1950, institution où, justement, il avait rejoint Milton Friedman[22].

Il n'est donc pas évident que ce soit avant tout par l'intermédiaire de Hutchison que le réfutationnisme a été introduit auprès des économistes. Incidemment, je crois, pour ma part, que Bruce Caldwell a davantage raison de dire que Hutchison les a initiés au "positivisme" et non au "réfutationnisme"[23]. Car, pour l'essentiel, les critiques qu'adresse Hutchison à Robbins sont davantage inspirées du *vérificationnisme* que du réfutationnisme, même si Hutchison se montre conscient qu'un test négatif, c'est-à-dire réfutateur, est de première importance en science empirique. Car, premièrement, ce n'est pas tant à mettre en lumière la nécessité de tester les hypothèses que s'intéresse Hutchison qu'à dénoncer la vacuité des "propositions de la théorie pure". En second lieu, Hutchison veut mettre en relief l'irréalisme de la supposition — nécessaire dans le cadre néoclassique — qui veut que l'agent puisse avoir une "anticipation parfaite". Enfin, Hutchison veut faire admettre l'illégitimité de la "méthode psychologique" de l'introspection pour établir le bien-fondé des postulats de base de la théorie micro-économique. Ces trois points de méthode, auxquels s'ajoute celui concernant la nécessité de recourir à des techniques d'investigation empirique plus systématiques et plus poussées, constituent les éléments doctrinaux majeurs que Hutchison fait effectivement valoir contre la "méthodologie pseudo-scientifique" mise en avant, soutient-il, par Robbins, méthodologie ouvertement inspirée par les théoriciens de

---

22 Cf. mon article «Un nouveau discours de la méthode», in *Friedman et son oeuvre,* sous la direction de Marc Lavoie et Mario Seccareccia, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. "Les grands penseurs" et Paris, Dunod (à paraître en 1993).

23 In Neil de Marchi (éd.), 1988, *op. cit.*, p.106.

l'École Autrichienne. Cela dit, il faut bien voir que la critique de Hutchison atteint également de plein fouet non seulement les économistes de l'école de Menger, mais tout aussi bien ceux de l'école walrassienne.

Cela étant et quoi qu'en dise de Marchi, quand Hutchison parle de tester les hypothèses, il ne le fait assurément pas dans un langage dont on puisse dire qu'il est clairement poppérien[24]. Deux remarques suffiront à établir ce point. D'abord, la position de Robbins à laquelle s'en prend Hutchison n'affirme pas que les lois économiques ne sont pas empiriques, comme Hutchison le lui fait dire, mais plutôt que ces lois ne peuvent pas être dérivées de l'observation; que, de plus, elles n'ont pas à l'être; et que, enfin, elles ne devraient servir de guide à l'enquête empirique que là où elles s'appliquent de fait et non universellement, ce qui est tout autre chose. Ensuite, Hutchison ne semble manifestement pas voir que le réfutationnisme est une prise de parti contre l'inductivisme et contre la thèse méthodologique voulant que les lois dérivent de l'expérience et soient des "inférences inductives"[25]. Ces deux remarques sont suffisantes, me semble-t-il, pour faire apercevoir que le débat mettant aux prises Robbins et Hutchison en est un qui se fait *à l'intérieur* de l'empirisme: il n'oppose jamais des empiristes à des non-empiristes mais plutôt ce que J.

---

24 L'erreur de Hutchison est facile à déceler, par exemple dans la citation suivante: «By apparently all other scientists apart from logicians, mathematicians, and many economists, scientific laws are regarded as inductive inferences *conceivably falsifiable*, though not *practically falsified*, empirically. (...) We suggest that the term "law" should be reserved only for those empirical generalizations such as Pareto's or Gresham's law or the law of diminishing returns, or diminishing marginal utility. It is such laws as these that it is the central object of science to discover.» (Cf. Hutchison, 1938, *op. cit*., p.62 et p.64) Cette conception inductiviste est difficilement attribuable à Popper.

25. Cf. *loc cit*., p.108.

Klant a appelé des “empiristes aprioristes”[26] à ceux que j’appellerai de mon côté des “empiristes inductivistes”. Il convient alors peut-être de penser que ce n'est pas vraiment Hutchison qui a introduit le réfutationnisme auprès des économistes, puisqu'il l'interprétait incorrectement, et qu'il revient peut-être davantage à un autre économiste, Hayek en l'occurrence, d’avoir réellement compris le sens profond du réfutationnisme, qui est un anti-vérificationnisme et un anti-inductivisme. Quant à Hutchison, Machlup a sans doute eu raison de dire qu’il était un “*reluctant ultra-empiricist*”[27].

Il n’y a pas lieu de comprendre autrement les remarques faites par Robbins en 1938 dans un texte qui paraît l'année même où Hutchison publie son ouvrage critique[28]. Dans ce texte particulièrement éclairant, Robbins revient sur un certain nombre de questions de nature philosophique, certaines lui semblant constituer des débats dépassés, mais d’autres lui paraissant, au contraire, relever de considérations toujours actuelles au moment où il se situe alors. Une des questions toujours à l’ordre du jour, écrit Robbins, c’est celle de l’«exact statut logique de certaines des suppositions les plus générales sur lesquelles se fonde l’économique»[29], au rang desquelles Robbins place toutes les suppositions

---

[26] Cf. J. Klant, *The Rules of the Game. The Logical Structure of Economic Theories*. Cambridge, Cambridge University Press, 1984 (original en néerlandais, 1979).

[27] Cf. Fritz Machlup, «Terence Hutchison's Reluctant Ultra-Empiricism», in *Methodology of Economics and Other Social Sciences* (New York, Academic Press, 1978, p.493-503). D'abord publié sous le titre de «Rejoinder to a Reluctant Ultra-Empiricist» (*Southern Economic Journal*, Vol.22, avril 1956). Voir aussi de F. Machlup, «The Problem of Verification in Economics» (*The Southern Economic Journal*, Vol. 22, 1955).

[28] Cf. «Live and Dead Issues in the Methodology of Economics» (*Economica*, n.s., Vol.5, Août 1938, p.342-352).

[29] *Loc. cit.*, p. 347.

constituant ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui "l'appareil analytique" utilisé en micro-économique (par exemple, pourrait-on dire, des suppositions comme celle de l'utilité marginale décroissante, celle du principe de maximisation de l'utilité subjective espérée, ou encore celle qui dote l'agent d'un ordre de préférence transitif et complet). Deux écoles s'opposent ici suivant Robbins. Une à laquelle appartiennent Felix Kaufmann et Terence Hutchison, et suivant laquelle ces suppositions fondamentales sont dérivées de l'expérience et jouissent du même statut provisoire que n'importe quelle autre supposition empirique[30]. L'autre école de pensée, à laquelle se rattachent, toujours selon Robbins, L. von Mises et H. Bernardelli[31], considère ces suppositions comme étant essentiellement des "principes rationnels" posés *a priori* et qui, bien qu'ils se manifestent dans l'expérience, «ne requièrent aucunement l'appel à l'expérience pour démontrer leur ultime validité»[32].

Mais ce qui est le plus remarquable au sujet de la thèse développée par Robbins dans ce texte, c'est que ce débat soit pour lui de nature strictement philosophique et donc que l'intérêt véritable de cette discusssion «se situe à l'extérieur de l'économique», ce qui veut dire que l'issue en est résolument spéculative et non pas pratique. L'issue de cette controverse n'a pas d'incidence concrète dans le travail de l'économiste, voilà, en clair, ce

---

30 Felix Kaufmann, un membre du Cercle de Vienne, a notamment publié un important texte à l'occasion de ce débat. Cf. «Do Synthetic Propositions a Priori Exist in Economics ? A Reply to Dr. Bernardelli» (*Economica* N.S., Vol. 4, 1937, p. 337-342). Sa philosophie des sciences sociales est exposée dans *Methodenlehre der Sozialwissenschaften,* Vienne, Verlag Julius Springer, 1936 (trad. angl., *Methodology of the social sciences*. Londres, Oxford University Press, 1944; rééd., New York, Humanities Press, 1958).

31 Harro Bernardelli fut un important protagoniste dans ce débat d'époque. Cf. «What has Philosophy to contribute to the Social Sciences and to Economics in Particular ?» (*Economica*, N.S., vol. 3, novembre 1936, p. 443-54), et aussi *Die Grundlagen der Ökonomischen Theorie*, Tübingen, 1933.

32 *Loc. cit.*, p.348.

que soutient Robbins: «Nous devrions tous nous entendre, affirme-t-il, sur le fait que l'étudiant mythique à la Schmoller qui, après cinq cents pages d'analyses statistiques, a décidé que le prix du porc dans le district est de Berlin au cours des années 1895-1900 a été "déterminé par l'offre et la demande", a perdu son temps»[33]. L'idée que l'économique comme science ne risque absolument pas d'être affectée par l'issue de ce débat est clarifiée par Robbins de la manière suivante: «Que l'on pense que les suppositions fondamentales de la pure théorie du choix se basent sur l'observation ou que l'on pense plutôt qu'elles nous sont connues *a priori*, tout le monde s'entend néanmoins sur les principales conclusions. Car, si elles prennent appui sur un savoir *a priori,* alors, dans cette mesure même, elles sont certaines. Mais même si ça n'était pas le cas, il serait alors malgré tout admis par tous que les faits de l'expérience correspondant à ces suppositions particulières sont si généraux qu'ils peuvent être traités *comme si* ces suppositions étaient certaines. Seulement quelqu'un qui ne connaîtrait rien de l'économique pure pourrait prétendre que les suppositions en question ont été insuffisamment testées»[34]. Mais de tels tests concluants sont inutiles et, qui plus est, impossibles à effectuer. En outre, personne n'a jamais prétendu que l'on pouvait utiliser de telles suppositions *a priori* dans l'interprétation de cas particuliers sans faire appel à des suppositions supplémentaires, suppositions dont le fondement est manifestement de nature empirique et dont l'application doit être constamment soumise à des tests de vérification. Si bien que, même dans le cas où l'on admettrait «les thèses les

---

33 «We should all agree that the mythical Schmoller student who, after five hundred pages of statistical investigations, decided that the price of pork in the Eastern District of Berlin in the years 1895-1900 was "determined by supply and demand", had been wasting his time.» (*loc. cit*., p. 349)

34 *Loc. cit*., p.348.

plus fortes de l'apriorisme»[35], la nécessité de la recherche empirique n'en serait pas le moins du monde amoindrie.

Pour Robbins, que l'on soit aprioriste ou empiriste en ce qui concerne les fondements conceptuels de la science économique, il n'en reste pas moins que ces principes fondamentaux «tout comme ceux de la mécanique classique, doivent, pour des raisons pratiques, être considérés comme s'appliquant, sinon partout et toujours, du moins de manière suffisamment étendue pour que l'on n'ait pas à s'en préoccuper à chaque fois qu'on s'en sert»[36]. Il est donc évident que l'information factuelle est absolument indispensable en matière de science économique, pour autant que c'est bien, comme le reconnaît d'entrée de jeu Robbins, la "réalité" que l'économiste cherche à connaître. Ainsi donc, dans ses formulations les plus générales, c'est-à-dire en situation de demande "normale" (situation qui peut être représentée dans un modèle par toute une série d'affirmations et d'équations précisant l'état du système économique considéré), le raisonnement économique permet de conclure à une certaine «direction» dans laquelle s'effectueront les changements de prix, mais il ne permet absolument pas de dire quoi que ce soit quant à la «grandeur» précise qui affectera ces changements de prix. Pour autant que c'est la magnitude des changements de prix que l'on veut connaître pour une conjoncture particulière, il faut être en possession d'une information précise sur l'*élasticité* de la demande; mais aucun calcul ne sera possible si ce nouveau concept théorique n'est pas lui-même à son tour implicitement défini dans le

---

35 Robbins dit: «the widest claims of a priorism»,(*Loc. cit*., p.349).

36 *Ibid.*, p.349.

cadre fondamental de la théorie économique pure, et si ne nous sont pas connues *a priori* les lois régissant exactement cette propriété théorique qu'est l'élasticité de la demande.

C'est ici que le vrai débat opposant aprioristes et empiristes intervient, me semble-t-il. La question cruciale est la suivante: peut-on attendre des recherches statistiques qu'elles nous donnent la possibilité de découvrir "des lois quantitatives exactes et strictement valides", découverte qui placerait l'économique sur le même pied que les sciences de la nature? Posée dans ces termes, cette question reçoit la réponse suivante de Robbins, et c'est là le sens véritable de son apriorisme affiché. S'appuyant sur Pigou[37], Robbins endosse l'opinion qu'en économique, l'analogue de la constante gravitationnelle, que l'on pourrait, par exemple, utiliser universellement pour traiter des situations où offre et demande sont élastiques, n'existe tout simplement pas, et il n'est pas même envisageable qu'on puisse jamais découvrir une telle constante numérique parce que l'univers économique et social est en quelque sorte un monde où ce qui tient lieu, par analogie, d'atome ou d'élément fondamental change constamment et varie selon les contextes sous l'effet ou l'intervention de ce que Pigou appelle de «la conscience humaine». Or, sans "constantes", pas de lois empiriques quantitatives possibles, soutient Robbins, car il est alors impossible de procéder à la généralisation mathématique des observations particulières. Le contraste est ici fait entre deux sortes d'univers, l'un où tout change rapidement, et l'autre où des constantes de longue période sont décelables. Le propos de Robbins n'est pas d'opposer un univers parménidien à un univers héraclitéen mais plutôt simplement de constater qu'en vertu de ce qu'il nous intéresse de comprendre dans l'un et l'autre univers (ou dans l'une et l'autre dimension du

---

37. Cf. Pigou, *Economics of Welfare,* 3e édition, p. 9-10; cité par Robbins, *loc. cit*., p. 350, n.1.

même univers), dans un cas ce qui est arithmétisable n'a pas à être relativisé par rapport au temps, alors que dans l'autre, les données statistiques sur lesquelles on peut espérer fonder le calcul sont, à toutes fins utiles, des données conjoncturelles, c'est-à-dire des données qui ne permettent pas d'extrapolation pour une très longue durée mais seulement des estimations faites "sous toutes réserves", et donc valables dans des limites de temps et de lieu tellement variables et aléatoires que ces limites elles-mêmes sont précisément inassignables.

L'argument de l'absence de constantes, que, dans la littérature méthodologique, l'on a appelé le "paradoxe paramétrique", est absolument crucial pour comprendre la position de Robbins, qui se trouve à être très proche de la position que Hayek a fini par prendre à la suite de sa conversion au réfutationnisme. C'est pourquoi j'en viens pour ma part à la conclusion qu'il y a totut compte fait moins d'affinité entre le réfutationnisme et le "positivisme" de Hutchison qu'entre le falsificationnisme et la doctrine philosophique embrassée par Robbins et aussi par Hayek.

Qui plus est, la défaite de Hutchison dans ce débat me paraît patente. Car Hutchison reconnaît lui-même en 1981 qu'une proposition universelle comme la loi de la demande ne peut pas être ni l'une ni l'autre des deux sortes de "lois" envisagées, par exemple, par Carl Menger[38]. «En fait, il semble aujourd'hui souhaitable que l'on reconnaisse qu'il n'y a *à peu près pas* de généralisations en économique qui puissent être décrites sûrement et

---

38 Cf. Hutchison, Terence W. (1981), *The Politics and Philosophy of Economics: Marxians, Keynesians and Austrians* (Oxford, Basil Blackwell, 1981).On consultera en particulier le chap. 6: «Carl Menger on Philosophy and Methods», p.176-202, et le chap. 7: «Austrians on Philosophy and Method (since Menger)», p. 103-232.

correctement comme des “lois”, et cela doit être dit dans l’intérêt de la clarté»[39]. La loi de la demande ne peut pas être considérée comme une “loi exacte” parce qu’une «authentique loi de la demande (...) doit être testable ou falsifiable, et il ne peut s’agir d’une loi que “nos lois de la pensée nous empêchent de concevoir autrement que comme absolue et sans exceptions possibles”.» Deuxième raison pour laquelle cette prétendue loi ne peut pas être vue comme une “loi empirique”, c'est parce qu’il ne peut s’agir, comme le voulait Menger, d’une “généralisation inconditionnelle”. Les expressions comme “la loi de Say”, “ la loi de Walras”, “ la loi des rendements décroissants”, que cite Hutchison[40], ne sont pas, selon lui, des lois au sens de Popper: appeler ces formulations des “lois” revient à suggérer qu’il s’agit de propositions plus “strictes” qu’elles ne le sont effectivement et à les traiter comme des propositions qui interdisent davantage de situations possibles que celles qu’elles interdisent de fait.

Si ma lecture est la bonne, le réfutationnisme (finalement ambigu ou équivoque chez Hutchison mais explicite et avoué chez Hayek) a davantage servi aux économistes à découvrir la portée empirique réelle, toute limitée soit-elle, de leurs théorisations qu’à transformer leur science en une “physique sociale”, illusion que Hutchison, après y avoir succombé, a fini par dénoncer. Loin qu’il faille considérer, comme le fait Neil de Marchi, que l’adoption du réfutationnisme ait eu pour effet fondamental de débouter les économistes aprioristes de leurs prétentions épistémologiques et de convertir leurs successeurs à

---

39 «In fact, today it seems desirable to recognize that there are *almost* no, and perhaps *absolutely*, no generalizations in economics that are safely and suitably, in the interests of clarity, to be described as “laws”.» (*loc. cit*., p.181)

40. Cf. *op. cit*., p. 181.

l’empirisme, il faut plutôt considérer que les économistes qui ont vraiment compris les exigences du réfutationnisme comme “méthodologie de la science empirique” s’en sont plutôt servis pour marquer les limites intrinsèques de l'économique conçue comme une science empirique.

II.- Le récent rejet du réfutationnisme est-il fondé?

Mais quoi qu'on dise de l'impact historique du réfutationnisme en science économique, ce serait être aveugle de ne pas voir qu'aujourd'hui, cette philosophie des sciences est ouvertement abandonnée par presque tous les économistes qui se préoccupent de méthodologie. La situation est, en un sens, pire qu’on le soupçonnerait. Car si ceux que l’on aurait pu croire d'obédience réfutationniste parce qu’ils se prétendaient tels sans l’être vraiment finissent par confesser leur embarras ou leur repentir, on peut dire que les poppériens authentiques ou avoués en font autant: tous ont en quelque sorte changé de conviction - tous, peut-être, sauf Hayek, qui semble être demeuré fidèle au réfutationnisme, et cohérent avec lui-même, jusqu'à la fin[41].

Mark Blaug, sans doute la figure de proue du falsificationnisme en méthodologie économique durant les années 1980, tout en prétendant que «la plupart des économistes sont falsificationnistes, mais avec un “f” minuscule»[42], en vient rapidement, au cours de la

---

41 Hayek, comme on sait, est décédé le 23 mars 1992.

42 «(...) most economists are falsificationists, albeit with a small “f”», in de Marchi (éd.) 1988, *op. cit.*, p.39.

discussion qui a suivi son exposé au colloque qui eut lieu à Amsterdam en 1985 — dont Neil de Marchi a publié les actes en 1988 — à changer d'opinion et à considérer qu'il a parlé trop vite[43] puisque plusieurs économistes que l'on doit considérer comme des chefs de file (Hicks, Kaldor, Keynes) ont tous été anti-réfutationnistes. Mais toute la question serait, selon moi, de savoir pourquoi, et à ce chapitre, il n'y a que Hayek qui nous ait fourni une piste valable jusqu'ici. Dans son ouvrage de 1988, Neil de Marchi prétend lui aussi nous éclairer à ce sujet: «Les vues de Popper sur l'économique sont mystérieuses, dit-il. Dans *Misère de l'historicisme*, (Popper) fait même une exception du cas de l'économique — une exception liée à l'inconstance des paramètres et aux problèmes de mesure — exception qui va dans le sens suivant. Il retire — au moins implicitement — l'exigence de testabilité de la falsifiabilité requise en économique. C'est comme si Popper avait soustrait les économistes à l'obligation de suivre les règles de la bonne science mais sans laisser tomber, toutefois, le critère de démarcation. On ne peut dire clairement où cela mène les économistes, et Popper ne nous aide pas à clarifier davantage les choses. Par ailleurs, en ce qui a trait aux contacts entre Popper et les économistes de la LSE, il n'y en eut aucun parce que ceux-ci fumaient et que Popper avait la fumée du tabac en aversion.»[44] Cette explication vaut ce qu'elle vaut, c'est-à-dire peu de chose à mes yeux, car nulle part n'est-il clair dans *Misère de l'historicisme* que Popper ait fait l'exception qu'invoque de Marchi. Mais de Marchi ne s'en tient pas, fort heureusement, à cette explication. Car, ajoute-t-il, dans la mesure où il a été reconnu finalement que le réfutationnisme comporte une conception du test des théories qui s'avère trop étroite ou "impraticable" pour les économistes, dans la mesure où cette doctrine rejette

---

[43] Blaug parle même de son «hastily written little book on methodology», *loc. cit.*, p. 39.

toute considération liée au "support des théories par les faits", et dans la mesure où Popper lui-même s'est montré trop ignorant des difficultés particulières de la science économique, pour toutes ces raisons, «il n'y a pas d'héritage poppérien qui soit très substantiel en économique»[45]. C'est probablement une conclusion que partagent aujourd'hui la plupart des spécialistes de la méthodologie économique. Toute la question, me semble-t-il, est de savoir pourquoi ce désaveu intervient si tardivement, et elle est surtout de savoir ce que valent les arguments précis qu'on oppose au réfutationnisme.

Bien sûr, comme en convient de Marchi lui-même, l'esprit critique inculqué par Popper à toute une génération de chercheurs et de scientifiques, toutes disciplines confondues, est quelque chose de tout à fait valable. Mais il en va apparemment tout autrement «des règles que (Popper) préconise pour la pratique de la "bonne" science. (...) Certes, ces règles sont censées exprimer ce qu'implique l'adoption de l'esprit critique, mais si elles ne peuvent être utilisées en économique autrement que comme un ensemble d'idéaux à poursuivre, et si elles ne peuvent pas davantage servir à identifier des exemples passés de bonne pratique scientifique, alors il ne nous reste plus que l'attitude elle-même, et guère plus»[46]. Neil de Marchi est tout fin prêt à reconnaître malgré tout que la philosophie poppérienne des sciences a opéré une mini-révolution au sein de la communauté des économistes professionnels: «Mais [les] principales leçons [de Popper] contribuèrent à éloigner les économistes de l'idée qu'ils pouvaient établir la vérité et qu'ils pouvaient se

---

44 Cf. *op. cit.*, p. 33.

45 Cf. *op. cit.*, p. 12.

46 *Ibid.*

satisfaire de critères relatifs à l'acceptation de théories comme la plausibilité fondée sur l'introspection ou la cohérence logique»[47]. Dans cette perspective, l'influence de Popper se serait exercée dans le sens de l'accentuation de nouvelles façons de faire comme la quantification, la rigueur argumentative, l'explication des conditions devant aboutir au rejet d'une hypothèse, mais sans véritablement mener à une codification des règles pratiques. Il serait ainsi normal que, les prescriptions méthodologiques issues du falsificationnisme ayant fait leur oeuvre, l'on soit maintenant amené à considérer également qu'elles ont fait leur temps. L'heure serait donc à une nouvelle approche méthodologique de la science économique: il serait maintenant temps de «trouver *comment* exactement les économistes utilisent la théorie, comment ils considèrent leurs modèles, comment ils discutent de causalité, comment ils avancent leurs arguments, comment ils s'y prennent pour effectuer un test, et ainsi de suite», de Marchi affichant une belle assurance que cette nouvelle approche contribuera à mettre en place «une méthodologie de l'économique qui soit plus qu'un emprunt à la philosophie de la physique»[48].

Je ne crois pas, pour ma part, en une telle approche en méthodologie économique. Un tel projet semble vouloir suivre la route qui, partant d'un examen minutieux des pratiques réelles, aboutirait à la confection d'une méthode qui cataloguerait systématiquement les seuls procédés légitimes. L'erreur obvie, en ces matières, est de croire que la norme peut être dérivée de l'observation des faits: l'erreur logique est aussi patente en méthodologie qu'elle l'est en éthique. Car, comme l'a vu Hume, ce qui *doit être* ne peut jamais être inféré

---

47 Cf. *op. cit.*, p. 13.

logiquement de ce qui *existe de fait*. Mais si l'on en est réduit aujourd'hui, semble-t-il, à demander à l'analyse des pratiques scientifiques, qu'elle soit sociologique ou qu'elle s'inspire comme chez Donald McCloskey de l'analyse rhétorique, de “livrer la marchandise”, c'est d'abord parce que l'on persiste à ne pas vouloir se contenter d'une analyse *logique* de la science économique et que l'on tient à tout prix à ce que l'enquête épistémologique déborde sur des considérations de *méthode* qui soient de nature opérationnelle ou procédurale. C'est parce qu'ils cherchent une telle méthode pratique et codifiée plutôt qu'une analyse logique de leurs théorisations que les économistes ont finalement abandonné le réfutationnisme. Voilà l'hypothèse explicative que je ferais pour ma part.

Incidemment, lorsqu'on consulte la littérature récente en matière de méthodologie économique, on constate que c'est chez celui qui s'affiche comme le plus critique du réfutationnisme que cette distinction — cette fausse distinction ou cette distinction trompeuse — est aussi la plus opérante. C'est, en effet, à Daniel Hausman[49] que l'on doit

---

48 *Ibid.*

49 Daniel Hausman est un philosophe spécialisé en épistémologie de la science économique. Il est co-directeur fondateur d'un périodique qui a maintenant acquis une solide réputation, à savoir *Economics and Philosophy*, un périodique qui s'est donné pour tâche de créer un lieu de rencontre devant permettre aux philosophes et aux économistes de s'interpeller mutuellement chacun du point de vue qui lui est propre. Il est remarquable, justement, que cette publication n'exige pas des uns et des autres qu'ils relâchent leurs critères d'excellence spécifiques, qu'ils maquillent leurs propos pour les rendre plus acceptables à l'“autre” lecteur éventuel ou encore qu'ils renoncent à leurs façons de faire habituelles. Quoi qu'il en soit, la discussion qui suit se base essentiellement sur l'article intitulé «An appraisal of Popperian methodology» et publié in Neil de Marchi, ed., *op. cit.*, p.65-85. Mais pour apprécier davantage la pensée de Hausman en matière de méthodologie économique, puisqu'elle est globalement mise en cause ici, on consultera également «How To Do Philosophy of Economics» (in *PSA 1980*, Vol. 1, P. Asquith et R. Giere, eds., East Lansing, Mich., Philosophy of Science Association, 1980, p.353-362); *Capital, Profit, and Prices. An Essay in the Philosophy of Economics* (New York, Columbia University Press, 1981); «Is Falsificationism Unpractised or Unpractisable?», *Philosophy of the Social Sciences* (Vol. 15, 1985, p.313-19), ainsi que son plus récent ouvrage,

la critique la plus délibérément cinglante du réfutationnisme en matière de méthodologie économique. Cette critique se veut radicale: elle entend donc s'attaquer à la racine du "mal épistémologique" qui affecte les économistes qui se croient en manque de méthode. Il n'est donc pas étonnant que ce soit directement au critère de démarcation lui-même que s'attaque Daniel Hausman. Mais par voie de conséquence, il faut convenir que s'il fallait reconnaître au bout du compte le bien-fondé des arguments de Hausman, ce n'est pas seulement la méthodologie économique qui aurait ainsi subi une sorte d'intervention chirurgicale draconienne mais bien toute la philosophie des sciences. Car si l'idée de Hausman est que le réfutationnisme est une mauvaise voie à suivre en économique, cela n'est vrai qu'en vertu du fait que le réfutationnisme lui paraît être e*n général* un cul-de-sac d'où il faut apprendre à sortir. «La philosophie de la science de Popper est un véritable gâchis, soutient-il en effet. (...) Pour les économistes intéressés à l'épistémologie, poursuit-il, Popper n'est pas une autorité vers laquelle il convient de se tourner (...) Le point focal de ma critique, ajoute-t-il enfin, c'est la falsifiabilité, à savoir l'idée que ce qui distingue la science de la non-science, ce serait que les affirmations scientifiques seraient falsifiables *et qu'il existerait un certain nombre de règles de procédure que l'on pourrait dériver de la notion de falsifiabilité, et qui caractériseraient la manière dont le scientifique devrait s'y prendre dans son travail*»[50].

The Inexact and Separate Science of Economics (New York, Cambridge University Press, 1992), en particulier le chap. 10 intitulé «Karl Popper and falsificationism in economics» (p.172-91).

50 «Popper's philosophy of science is a mess (...) Popper is a very poor authority for economists interested in the philosophy of science to look to. (...) My focus is on falsifiability, the idea that what distinguishes science from non-science is that scientific claims are falsifiable and that there are certain rules of procedure which one can derive from the notion of falsifiability, which characterizes how a scientist should go about his business.» (in De Marchi, ed., o*p. cit,* p.17) C'est évidemment moi qui souligne.

Signalons que Hausman, comme il le reconnaît explicitement, n'est pas le premier à avoir critiqué la falsifiabilité comme critère de démarcation[51]. Mais ce qu'il y a ici d'original dans la perspective de Hausman, c'est que le procès du réfutationnisme comme philosophie des sciences en général s'instruit cette fois, avec lui, dans le cadre plus étroit et plus strict de la méthodologie économique. Hausman croit, en effet, avoir de bonnes raisons de prétendre que le concept de falsifiabilité n'est rien d'autre qu'un leurre, à propos duquel Popper, du reste, se contredirait lui-même, et qui, partant, ne pourrait servir de critère de démarcation. Quel est le coeur de l'argument? Popper, suivant Hausman, nous tromperait en prétendant que la formulation de son critère de démarcation est une "pure affaire de logique". Car s'il est vrai qu'intuitivement parlant, un énoncé théorique peut être caractérisé comme réfutable si et seulement s'il pourrait être éventuellement contredit par au moins un énoncé d'observation, la chose est plus complexe qu'il n'y paraît à première vue. L'opération exige, avance Hausman, qu'il soit possible de *convenir* à point nommé, et donc de décider, qu'une certaine proposition dont la négation est logiquement impliquée par la théorie sous examen soit reçue ou *acceptée comme vraie*. Hausman croit apercevoir ici deux apories suffisantes à elles seules pour remettre en question le réfutationnisme.

La première difficulté insurmontable aurait trait, si on l'en croit, au fait que la dérivation logique des énoncés de base, qu'il s'agisse du sous-ensemble non-vide de ceux que la théorie permet ou du sous-ensemble de ceux qu'elle interdit, ne peut se faire que si tout

---

[51] Cf.*loc. cit.*, p.65, n.1. Hausman rejoint, entre autres, les conclusions d'A. Grünbaum («Is Falsifiability the Touchstone of Scientific Rationality? Karl Popper versus Inductivism», in R. Cohen et al., eds., *Essays in Memory of Imre Lakatos*, Dordrecht, Reidel, 1976, p.213-52), de H. Putnam («The "Corroboration" of Theories», in P.A. Schilpp, ed., *op. cit*. à la note 3, 1974, p.221-40) et de J. Lieberson («Karl Popper», *Social Research*, Vol.49, 1982, p.68-115).

un ensemble d'autres propositions sont tenues pour *vraies*. Car sans assumer d'autres connaissances qui sont ou bien exprimées dans des hypothèses auxiliaires, ou bien implicitement présupposées dans ce qu'il est convenu d'appeler "le savoir d'arrière-plan", il est impossible de déterminer la valeur de vérité des énoncés relatifs à la base empirique de la théorie que l'on cherche à tester, et donc de trancher la question de savoir si la conjecture théorique avancée comme explication de certains faits observés se démarque ou non d'éventuelles affirmations pseudo-scientifiques. La seconde difficulté, vue comme tout aussi insurmontable que la première dans le cadre du réfutationnisme, a trait au fait qu'indéniablement, la falsification effective d'une théorie, et non plus sa falsifiabilité de principe, exige que certaines autres affirmations, fort nombreuses, soient tenues pour vraies. À ce propos, Hausman se fait absolument cinglant: alors que, dit-il, Popper nous prévient à maintes reprises que la falsifiabilité n'est qu'une "question purement logique", il faut se rendre à l'évidence que ce "falsificationnisme logique" en occulte un autre beaucoup plus prégnant *et le seul qui fonctionne véritablement en pratique*, que Hausman appelle le "falsificationnisme conventionnel".

On ne manquera pas d'être étonné de voir Hausman servir à Popper un contre-argument tout droit tiré de la thèse de Duhem-Quine quand on sait que, dès 1934, à défaut de pouvoir engager le dialogue avec Quine, Popper affronte directement la difficulté épistémologique mise en évidence en 1906 par Duhem dans *La théorie physique*. Quoi qu'il en soit, la critique de Hausman repose sur une confusion, et cette confusion peut aisément être mise au jour. Hausman prétend, en effet, que Popper a recours à deux notions distinctes de la falsifiabilité qui sont contradictoires. La notion "logique" n'exigerait rien de plus, suivant l'interprétation de Hausman, que la possibilité pour un énoncé d'être contredit par

au moins un énoncé de base, mais la notion "conventionnelle", suivant la dualité introduite dans l'analyse de Hausman, exigerait bien davantage. Car cette notion conventionnelle impliquerait l'existence de procédures concrètes, inductives en l'occurrence, pour être en mesure de fixer, par exemple, la valeur de vérité des énoncés d'observation à l'aide desquels ou contre lesquels la théorie sous examen sera testée. Mais quoi qu'en dise Hausman, le critère de démarcation avancé par Popper est purement logique et n'a rien de pragmatique ou d'instrumental, et le fait qu'il faille à un moment donné convenir ou décider conjecturalement de la valeur de vérité des propositions de base à l'aide desquelles on testera une certaine hypothèse théorique n'y change absolument rien. Car il reste vrai que le critère de démarcation de la science empirique mis en avant par Popper pose par définition qu'une certaine théorie T est considérée "falsifiable" si et seulement si elle partage l'ensemble des énoncés de base possibles en deux sous-ensembles disjoints et non-vides, soit, d'un côté, le sous-ensemble des énoncés de base avec lesquels elle se trouve en accord, et, de l'autre, le sous ensemble de ceux qu'elle interdit. La seule thèse "méthodologique" de Popper ici, qui se surajoute à cette définition purement logique, c'est que c'est l'adoption d'un tel critère qui peut seul vraiment permettre de départager la science empirique authentique de la pseudo-science. Et cette thèse est de part en part philosophique. C'est pourquoi Hausman me paraît commettre une erreur de perspective importante dans son analyse du réfutationnisme. Hausman ne parvient pas à voir, en effet, que le falsificationnisme est une *logique de la science empirique* qui ne vise pas, comme telle, à avoir par elle-même d'implications *méthodologiques*, au sens où ce mot est aujourd'hui le plus souvent compris par les spécialistes de la méthodologie économique. Ce critère est, en effet, purement logique et ne fait appel qu'à des notions logiques, comme celle de proposition universelle, de déduction,

de conséquence logique, d'énoncé de base et aussi de contradiction. Qu'il faille convenir que les notions d'"énoncé de base" ou de "fait observable" (notion que Popper considère comme primitive dans sa *Logique de la découverte scientifique*) ne relèvent pas de la "logique pure" ne nous empêche pas de prétendre que le critère de démarcation est une "pure affaire de logique". Car ce critère n'est pas une règle de comportement mais une règle de pensée. Lorsque Popper élève cette norme logique au rang de "règle de la bonne pratique scientifique", ce que Popper fait en proposant son critère de démarcation, il est vrai que l'on quitte à proprement parler le domaine des définitions et de la construction de la science comme "langue bien faite", et qu'en ce sens l'on aborde celui de la *méthode* au sens où Popper entend ce terme. Mais cette "règle" n'en devient pas du coup un précepte opératoire, et on ne peut évidemment pas lui reprocher de ne pas venir avec un mode d'emploi qui informerait, par exemple, l'économiste sur la façon dont elle doit s'y prendre pour tester ses théories explicatives. Et en ce sens, le critère de démarcation lui-même n'est jamais caractérisé par Popper en des termes "méthodologiques", si l'on entend par là une procédure pratique qui pourrait être suivie dans toutes les disciplines selon les particularités de chacune. Chercher quelque chose comme une recette dans le réfutationnisme, c'est céder à une illusion d'optique. Le principe de contradiction, sur lequel se fonde ultimement le critère réfutationniste de démarcation, n'a pas en lui-même de caractère "méthodologique" si l'on entend par là qu'il serait formulable comme une règle de procédure pouvant être suivie concrètement dans le travail scientifique de la construction des hypothèses ou dans celui de la mise à l'épreuve des théories. C'est ce que Popper veut dire très précisément quand il soutient que son critère de démarcation a un caractère strictement logique. Logique et méthode, que Hausman tient à voir comme dissociée chez

Popper, sont en fait indissociables dans la démarche suivie par Popper tout au long de *La Logique de la découverte scientifique.* Autrement dit, l'exigence de falsifiabilité, une fois formulée et acceptée, ne dit strictement rien quant à la façon ou aux multiples façons dont il faut s'y prendre concrètement, en économique, par exemple, mais aussi dans quelqu'autre discipline scientifique que ce soit, pour réfuter une théorie sur la base d'observations. Le logicien de la science empirique, et c'est ce qu'est Popper, peut définir ce qu'il entend par "théorie", par "énoncé de base", par "contradiction", par "corroboration", il peut même prouver que tout système propositionnel qui contient une contradiction implique n'importe quoi, mais il ne peut pas nous informer de la marche à suivre pour éviter concrètement ce type d'erreurs dans une recherche scientifique particulière. Il est absolument ridicule de reprocher à cette logique appliquée qu'est la philosophie des sciences de Popper de ne pas pouvoir rendre les services qu'elle n'a jamais été conçue pour rendre. En ce sens, le logicien de la science économique d'obédience réfutationniste n'a pas en vue de conclusions méthodologiques si l'on entend par là des conclusions pratiques: son travail a pour objet d'analyser les théories économiques, par exemple de les reconstruire si possible comme des systèmes déductifs de formules bien faites pour en sonder la cohérence, puis en analyser la validité épistémologique et en faire voir, le cas échéant, les déficiences ou les limites. Ce travail présuppose une certaine conception de la scientificité mais, en retour, il vient également permettre à cette conception de s'adapter, d'évoluer et d'être plus générale, ce que, justement, elle devient en tenant compte du caractère spécifique et irréductible de savoirs comme l'économique. Conçue comme une logique de l'économique, la méthodologie économique ne saurait aider quiconque à appliquer des normes élevées au rang d'*idéaux de la pensée* comme s'il s'agissait d'instructions pratiques, de codes répertoriant des marches à

suivre, ou comme s'il s'agissait de prescriptions techniques universellement applicables. En ce sens, le logicien des sciences ne dit pas au scientifique ce qu'il faut faire: il lui permet de découvrir comment il convient de penser et comment il convient d'éviter de penser si l'on veut penser correctement.

L'analyse logique que Popper fait de la science, qu'il s'agisse, du reste, de physique ou de sociologie, de biologie ou d'économique, doit être envisagée exactement dans cette perspective et pas autrement. Mais, justement, c'est cette perspective que Hausman n'accepte pas de faire sienne. Si bien qu'à ses yeux la “méthodologie poppérienne” est jugée totalement arbitraire et considérée comme injustifiée[52]. Et même le rejet de l'inductivisme par Popper paraît ici sans fondement. Car, écrit Hausman, Popper «insiste pour dire que la science devrait chercher à faire des réfutations plutôt que des vérifications parce que (comme le problème de l'induction est censé le faire voir) nous ne pouvons jamais compter sur une confirmation basée sur une bonne preuve empirique. Mais, à dire vrai, alors que nous ne pouvons jamais falsifier les théories, nous *pouvons*, soutient encore Hausman, quelques fois les vérifier. Pour falsifier les théories prises individuellement, il nous faut faire appel à des connaissances d'arrière-plan aussi bien qu'à des énoncés de base intervenant comme des prémisses. Mais avec une telle expansion des prémisses, on peut également mettre en forme des arguments valides en faveur des théories. Un support factuel peut ainsi être obtenu, ce qui est heureux, affirme Hausman, puisque nous ne pouvons avoir une bonne

---

52 L'argument qui constitue le pivot de la démonstration de Hausman est le suivant: ce qui fait la difficulté sérieuse de la falsifiabilité logique, c'est que tout test requiert un savoir d'arrière-plan aussi bien que des énoncés de base. (...) Le problème ici c'est que si c'est bien le cas, il ne nous est plus possible de falsifier les *théories*, mais seulement des systèmes complets qui les amalgament. (...) C'est dire qu'en ce sens, il n'y a à peu près plus rien qui puisse être dit infalsifiable.» (p.17)

raison de considérer une théorie comme falsifiée par les données d'observation qu'à la condition que les suppositions auxiliaires nécessaires soient elles-mêmes bien supportées par les faits»[53]. Hausman conclut de cela que si nous devons recourir à un ensemble de propositions *confirmées* pour établir la *fausseté* d'une théorie, alors les mêmes confirmations peuvent être vues comme établissant la *vérité* de ladite théorie.

L'erreur de Hausman me semble pour l'essentiel en être une de perspective, et cette erreur me paraît reliée ici encore à la volonté de n'accorder de crédibilité à la logique de la science que pour autant que des règles pratiques en dérivent. Pour contrer la critique de Hausman, il suffit, me semble-t-il, de reprendre la très claire distinction conceptuelle opérée par Popper entre *falsifiabilité* et *falsification.* Alors la base de l'argument de Hausman semble s'effriter. Popper a réaffirmé cette distinction dans le *Post-scriptum*. Il convient de dissocier en effet selon lui:

> (1) «falsifiable» en tant que terme logico-technique, au sens du critère de démarcation: ce concept purement logique — «falsifiable en principe», pourrait-on dire — repose sur une relation logique entre la théorie en cause et la classe des énoncés de base (ou des falsificateurs potentiels qu'ils décrivent);
>
> (2) «falsifiable» au sens où la théorie en question pourrait être falsifiée *définitivement de manière concluante ou démontrable* («démontrablement falsifiable»). J'ai toujours insisté sur le fait que même une théorie évidemment falsifiable au sens (1) n'est jamais falsifiable en *ce sens*. C'est d'ailleurs pour cette même raison que j'ai, en règle générale, employé le terme

---

53 *Ibid*., p. 18.

> «falsifiable» uniquement dans le sens technique (1). Pour ce qui est du deuxième sens du terme, j'ai la plupart du temps parlé non de «falsifiabilité», mais plutôt de «falsification», et des problèmes qui en découlent[54].

Ce qu'affirme le réfutationnisme en prônant qu'on reconnaisse le caractère réfutable des théories scientifiques authentiques, c'est donc uniquement que le caractère proprement empirique des lois scientifiques universelles, de quelque discipline que l'on parle, provient du fait crucial que, si elles sont vraies, elles interdisent que se produisent certains phénomènes. Si l'économique est une science théorique empirique, ce dont Popper ne doute absolument pas, alors les lois qu'elle prétend découvrir doivent avoir ce même caractère logique et cette même propriété méthodologique. C'est à cette seule condition que les lois, qui sont l'aspect crucial des théories que nous formulons pour rendre compte de ce qui peut être observé, nous informent sur la structure du monde (physique ou social), c'est-à-dire à condition qu'il soit *logiquement possible* que certains phénomènes observables entrent en contradiction avec ces lois et infirment nos théories. Indépendamment de la question de savoir s'il existe réellement des lois en science économique, s'il n'existe aucun phénomène d'observation qui puisse entrer en contradiction avec une loi conjecturée ou une théorie posée par hypothèse en ce champ disciplinaire, alors cette loi ou cette théorie sont dites logiquement irréfutables et ne possèdent dès lors, en vertu du critère proposé, aucun contenu empirique.

Le réfutationnisme se ramène donc pour l'essentiel à la formulation d'une norme de logique appliquée, et la question de savoir comment *en pratique* cette norme peut et doit

---

[54] Cf. Karl Popper, *Le réalisme et la science*, Post-scriptum à la *Logique de la découverte scientifique*, Vol.I, Paris, Hermann, 1990, p. 4.

être opérationnalisée ne se pose pas: la distinction entre "falsifiabilité" et "falsification" est elle aussi une "pure question de logique", et ce que Hausman appelle la "falsification conventionnelle", qu'il contraste avec la "falsification logique", ne peut pas être comprise comme si Popper s'était donné pour tâche d'inférer du concept logique de falsifiabilité un ensemble de règles de méthode susceptibles d'être suivies à la lettre par les praticiens de l'économique. L'idée même voulant que Popper mette en avant une "règle de méthode" demandant expressément aux scientifiques de chercher à réfuter leurs théories plutôt qu'à les confirmer est, en ce sens, tout à fait équivoque. Car, ce que soutient Popper, faudrait-il plutôt dire, c'est que la confirmation, au sens inductiviste du terme, n'existe tout simplement pas: elle est une pure illusion. Si bien que même dans les cas où, par exemple, une économiste prétendrait avoir "confirmé statistiquement" une théorie donnée, il conviendrait plutôt de considérer qu'elle a fait quelque chose qui équivaut logiquement à un essai de réfutation[55]. La "règle de méthode" n'est donc, tout compte fait, qu'une règle d'interprétation susceptible de révéler ou de mettre en lumière le seul statut épistémologique qu'il convienne d'accorder légitimement au test des hypothèses théoriques en matière de science empirique.

---

[55] C'est très exactement l'argument que Hayek sert aux Keynésiens: «(...) we find the curious situation that the (Keynesian) theory, which is comparatively best confirmed by statistics because it happens to be the only one which can be tested quantitatively, is nevertheless false. Yet it is widely accepted only because the explanation earlier regarded as true, and which I still regard as true, cannot *by its very nature* be tested by statistics.» (Cf. F.A. Hayek, «Inflation, the Misdirection of Labour, and Unemployment», in *The Essence of Hayek*, éd. par Chiaki Nishiyama et Kurt R. Leube, Standford, Hoover Institution Press, 1984, p.7). Cf. aussi «The Pretence of Knowledge», Alfred Nobel Memorial Lecture, Stockholm School of Economics, in *Les Prix Nobel en 1974*, Stockholm, Fondation Nobel, 1975; texte repris in F.A. Hayek, *New Studies in Philosophy, Politics, Economics and the History of Ideas* (Londres, Routledge & Kegan Paul; Chicago, University of Chicago Press, p.23-34) et inclus également in C. Nishiyama et K. Leube (éds.), *The Essence of Hayek*, *op. cit*., p.267-277.

III. À quoi sert donc la méthodologie économique ?

J'aimerais conclure en affirmant que le paralogisme le plus répandu — mais aussi peut-être le plus nocif — des économistes et des philosophes “méthodologues” de l'économique est de considérer que la méthodologie est une discipline capable d'améliorer la pratique de la science économique par la découverte de règles procédurales qui soient plus que des normes de logique appliquée. Je soutiens pour ma part que le réfutationnisme doit être vu et apprécié comme une logique appliquée à la science empirique, et à l'économique aussi bien qu'à la biologie et à la physique. La notion de “méthodologie économique”, dans la mesure où l'expression laisse entendre que l'élaboration de normes logiques permettra non seulement l'examen des résultats obtenus par les économistes mais aussi la mise au point de procédures plus strictes pavant la voie à la “bonne façon de faire de la science”, est une notion en porte-à-faux, voire vide de sens.

Tous les concepts logiques du réfutationnisme ont leur pertinence pour l'examen de la théorie économique. La question se pose cependant de savoir quel degré de construction l'on peut et l'on doit requérir des normes qui y sont proposées. De tels exemples de concepts normatifs sont: “contenu empirique”, “réfutabilité”, “testabilité”, “énoncé de base”, “profondeur d'une théorie”, “simplicité”, “degré de probabilité logique”, “corroboration”, “vérisimilitude”. Tous ces concepts n'ont pas fait l'objet d'analyses poussées, beaucoup s'en faut. Qui plus est, dans certains cas, le plus patent étant celui du concept de

“vérisimilitude”, l'analyse logique a mis au jour des vices rédhibitoires[56]. Dans d'autres cas encore, l'analyse poppérienne a permis l'ouverture d'un débat qui dure encore, comme c'est le cas pour le concept de “support inductif”[57].

On peut concevoir trois stades distincts de construction de tels concepts logiques. Au niveau le plus élémentaire, ils sont, comme on dit souvent, “intuitifs”. On en a, diversement, une intelligence stimulante, une compréhension plus ou moins vive ou une représentation plus ou moins équivoque. La seule façon connue de sortir de ce flou conceptuel, c’est de procéder à l’analyse logique et de *définir* les termes ou les concepts, ce qui requiert l’identification de conditions individuellement nécessaires et conjointement suffisantes. C’est une procédure difficile et, faut-il l’avouer, périlleuse, car c’est un pari qu’il est la plupart du temps impossible de tenir. L'échec guette donc le plus souvent qui s'aventure dans cette voie.

Y parvenir, par contre, peut permettre d’accéder au deuxième stade ou au deuxième degré de l’échelle de précision conceptuelle imaginaire que je propose de considérer ici. À cette étape, la conceptualisation exige carrément la formalisation. Certains concepts logiques du réfutationnisme ont réussi à franchir cette étape, le concept de falsifiabilité par exemple,

---

56 Sur cette question, la littérature est nombreuse: cf. en particulier P. Tichy, «On Popper's Definitions of Verisimilitude» (*British Journal for the Philosophy of Science*, 25, 1974, p.155-160); I. Niiniluoto, *Is Science Progressive?* (Dordrecht, Reidel, 1984); G. Oddie, «The Poverty of the Popperian Program for Truthlikeness» (*Philosophy of Science*, 53, 1986, p.163-178) et enfin G. Lafleur, «Vérisimilarité et méthodologie poppérienne» (*Dialogue*, 28, 3, 1989, p.365-90).

57 La controverse a été lancée par l'article de K.R. Popper et D. Miller, «A Proof of the Impossibility of Inductive Probability» (*Nature*, 302, 1983, p.687-688), suite auquel de très nombreux articles, y compris d'autres de Popper lui-même, ont vu le jour. Pour se donner une idée de l'enjeu du débat, on consultera l'étude de D. Zwirn et H. Zwirn, «L'argument de Popper et Miller contre la justification probabiliste de l'induction», *L'âge de la science*, no. 2, 1989.

et d’autres non, le plus célèbre d’entre eux étant justement le concept de “vérisimilitude”. Finalement, un troisième stade d'éclaircissement possible pourrait être, semble-t-il, envisagé: l'opérationnalisation méthodologique. Ce stade serait atteint pour un concept logique donné si l'on pouvait stipuler un ensemble d'opérations à effectuer méthodiquement pour obtenir un résultat pratique dans une discipline scientifique donnée. De telles opérations permettraient, en l'occurrence, l'évaluation du bien-fondé d'une certaine théorie avancée dans un champ de recherche donné pour rendre compte de certains phénomènes observés. Par exemple, si l'on suppose que la non-contradiction est formellement conçue comme elle l'est habituellement, l'opérationnalisation de cette norme exigerait que l'on sache exactement comment s'y prendre pour démontrer qu'une certaine théorie, par exemple la Théorie de l'Équilibre Général (TÉG), est exempte de contradiction. L'axiomatisation et la formalisation d'une théorie scientifique peut probablement être considérée comme une telle procédure opératoire, et l'axiomatique d'Arrow-Debreu pour la TÉG peut sans doute compter comme une telle réalisation, tout comme celle de Reichenbach pour la théorie de la relativité restreinte. Mais comme on se l'imagine aisément, les cas où une telle opération a été réussie sont plutôt rares, non seulement en économique mais aussi dans les sciences physiques et dans les sciences biologiques.

Par référence à une telle échelle imaginaire, il nous faut considérer que toutes les normes logiques du réfutationnisme sont non-opératoires. En fait, s’il est possible de soutenir, comme on l'a fait dans le cas du concept de vérisimilitude, que le passage du stade 1 au stade 2 n’est pas vraiment nécessaire pour établir la légitimité ou l'utilité intellectuelle d’un certain concept épistémologique, j’aimerais soutenir qu’*a fortiori* le passage du stade 2 ou stade 3 n’est pas davantage requis, voire qu'il l'est encore moins. Si c'est au nom d'une

telle exigence qu'on rejette aujourd'hui le réfutationnisme, comme la chose semble être très souvent présupposée dans les arguments de certains critiques de Popper, il importe de dire que le tout repose sur un profond malentendu, car la très grande majorité des concepts à l'aide desquels les philosophes des sciences analysent les théories, qu'ils soient falsificationnistes ou non, ne sont pas de nature procédurale. Ces notions sont de part en part spéculatives et n'ont pas de visée instrumentale, et on ne peut rien reprocher à ceux qui, comme philosophes, s'intéressent à la logique de la science empirique et cherchent à construire de tels concepts. S'en prendre à la logique de Popper sous prétexte qu'elle n'a pas de conséquences pratiques qui permettraient de générer plus promptement des résultats de recherche en économique, c'est invoquer une mauvaise raison et critiquer cette logique avec de mauvais arguments. Chercher dans la philosophie des sciences un discours de la méthode, au sens pratique de l'expression, c'est se donner une mauvaise cause. Et finalement, rejeter le critère falsificationniste de démarcation sous prétexte qu'il occulte son caractère nécessairement conventionnaliste, c'est-à-dire pragmatique, c'est donner tête baissée dans le quiproquo.

À défaut de pouvoir vraiment se doter d'une “méthodologie” efficace, faite de règles à suivre et de conseils sur ce qu'il convient de faire concrètement ou de ne pas faire en pratique, les économistes intéressés par la réflexion épistémologique sur leur science devraient se convaincre qu'ils peuvent et doivent être des logiciens, et non pas des ingénieurs de la méthode. Ceux qui ont cherché ou cru pouvoir trouver dans le réfutationnisme non seulement la sanction épistémologique mais encore et surtout une recette méthodologique propre à favoriser le progrès de la science économique sont ceux-là

mêmes qui aujourd'hui rejettent cette philosophie. Il y avait donc lieu de se demander s'ils avaient eu raison d'y chercher une telle méthode, et de se demander, par voie de conséquence, puisqu'ils ne l'y ont pas trouvée, s'ils ont aujourd'hui raison de flétrir le réfutationnisme pour cette raison même. J'aimerais plutôt soutenir pour ma part que la valeur de la réflexion épistémologique sur la science empirique est comme une valeur ajoutée: elle est essentiellement liée à un travail de traduction ou de reconstruction rationnelle, et donc souvent de transformation, dont le seul bénéfice anticipable est non pas la possibilité de diriger le chercheur dans sa démarche scientifique quotidienne, dans sa tâche "normale" pour reprendre une catégorie de T.S. Kuhn, mais plutôt celui de lui fournir de nouveaux arguments afin qu'il puisse mieux assurer les fondements de son savoir et qu'il puisse étayer ses théorisations en en montrant, le cas échéant, la validité logique. En dehors de cette perspective relativement peu pratique, et de part en part métascientifique, je soutiendrais volontiers que la "méthodologie économique" n'existe pas. Elle est, de fait, un mythe bien entretenu et qu'il faut détruire. Je crois, en effet, qu'envisagée comme une logique appliquée, l'épistémologie de la science économique est possible et souhaitable mais que conçue ou approchée comme une régulation de la pratique, elle est tout simplement impossible. Elle n'existe pas de fait et elle n'existera jamais. C'est pourquoi c'est un très mauvais argument de rejeter le réfutationnisme sous prétexte ou bien qu'il ne nous enseigne pas de savoir-faire, ou bien que les prétendues "règles" qu'il propose sont arbitraires, inadéquates parce qu'inapplicables. Malencontreusement, c'est parce qu'ils ont cherché dans le réfutationnisme une telle méthode qui leur permettrait de pratiquer une meilleure science et que, l'ayant cherchée, ils ne l'ont pas trouvée, que les économistes s'en sont apparemment détournés, et

plus que jamais au cours de la dernière décennie. L'erreur de perspective était la leur, dès le départ sans doute, mais certainement pas celle de Popper[58].

---

[58] Des remerciements sont dûs à Gérald Lafleur pour les nombreuses corrections qu'il m'a suggéré d'apporter à une version antérieure de ce texte. Des remerciements sont également dûs au *Conseil de recherches en sciences humaines du Canada* ainsi qu'au *Fonds pour la formation de chercheurs et l'aide à la recherche* du gouvernement du Québec pour l'aide financière accordée.